
LA COOPÉRATION DES IDÉES

LE TRAVAIL DES FEMMES

La différenciation des fonctions sexuelles ne doit pas être ramenée à la différenciation des fonctions biologiques chez les deux sexes. Actuellement, cette différenciation biologique n'a qu'un intérêt purement scientifique : C'est par elle que nous pouvons connaître les origines de la division du travail sexuel et l'expliquer. Mais ce qu'il est important de bien établir tout d'abord, c'est que la question du travail des femmes est une question sociologique avant tout, et l'on ne peut espérer de la résoudre qu'en se plaçant au point de vue social. C'est ce que je ferai ici.

Dans mes précédents articles, j'ai dit que les droits de l'individu sont complets, inviolables, tant qu'ils sont exercés socialement. L'individu anti-social ne peut prétendre à des droits sur la société; l'aliéné ne peut prétendre à faire passer dans les faits les conceptions de son cerveau malade.

Chacun a donc, en principe, le droit de choisir sa profession; chacun est libre de l'exercer comme et quand il lui plaît; mais il doit choisir non pas celle vers laquelle l'inclineraient des motifs purement subjectifs, c'est-à-dire insensés, en dehors de toute raison, mais celle dans laquelle il peut être, je ne dirai pas seulement utile, mais le plus utile à l'ensemble; et il doit l'exercer non pas comme et quand pourrait l'y inciter une imagination morbide, débridée; mais comme et quand l'ensemble a besoin qu'il l'exerce. Pour tout individu social, ce devoir n'est pas imposé, il est accepté comme une démonstration, et il se confond avec son droit. De tout individu qui oppose constamment le droit au devoir, on peut à *priori* dire qu'il a en lui les germes de l'asocialité, de la folie morale ou de l'aliénation mentale.

D'ailleurs la société, par une lente adaptation à ses conditions d'existence, a fait surgir les motifs déterminants de ce choix nécessaire et a su rendre nécessaire l'unité encore inconsciente, encore seulement pratique, du droit et du devoir (considération publique, respect, estime, amitié, rémunération, etc.) Elle a également, et concurremment, dressé des obstacles logiques au choix nocif (indifférence sociale, réprobation publique, ignominie, misère, etc.)

Ces motifs mécaniques, à défaut des motifs vraiment moraux qui sont conscients, sont assez puissants pour déterminer dans un sens social les intelligences saines, encore qu'elles n'en démêlent point les raisons supérieures. Ceux qui se prononcent contre ces motifs sont évidemment, je le répète, des insensés ou des asociaux. La société ne les peut admettre, en fait elle les rejette. Ils sont en dehors du droit.

La question se pose donc autrement qu'on ne l'a posée jusqu'ici. Il ne s'agit pas de savoir, tout d'abord, si les femmes peuvent ou non exercer les mêmes professions que les hommes; mais si elles le doivent, c'est-à-dire, si c'est bien en exerçant ces professions qu'elles rendront le plus de services à l'ensemble — et ne confondons pas produits (de l'ordre purement inorganique) avec services

(de l'ordre superorganique) ; si, ainsi, elles trouveront le moyen de développer toutes leurs facultés sociales. Il faut bien remarquer que la société ne saurait reconnaître que des services. Peut-être ici les féministes confondent-ils services et produits, et de là découle leur fondamentale erreur. D'ailleurs, ils font beaucoup d'autres confusions aussi grossières, et qui tiennent à leur ignorance sociologique.

« Certes, la femme est capable, nous dit M. T. Funck-Brentano (*L'Homme et sa Destinée*), de s'instruire dans tout ce que l'homme peut savoir, mais à la condition de perdre toutes les qualités natives de sa pensée. Sa sensibilité s'é-mousse, ses sentiments se faussent, la maternité lui devient douloureuse, l'éducation des enfants incompréhensible, et la population décroît, la société se désorganise, la race se corrompt. » Ce n'est donc pas là qu'elle peut rendre le plus de services et les services essentiels, et il semble bien que la société, et la femme elle-même, payeraient fort cher les médiocres produits de l'industrie féminine, qui ne feraient, au surplus, qu'encombrer les magasins et accroître le désordre économique dans lequel nous nous débattons.

Je n'ai pas à établir si le rôle afférent à chaque sexe a une origine biologique. Ce serait sortir du cadre que je me suis tracé. Il me suffit de constater qu'il est, couronnement d'une évolution cent fois séculaire, social avant tout ; — et à le bien remplir, là est le devoir. Là aussi est la santé de l'âme, la possibilité du bonheur. On ne rompt pas des habitudes lentement acquises et transmises par des générations innombrables sans occasionner un désordre intérieur et extérieur qui fait souffrir. Et pour les cas monstrueux, pour ceux chez qui toute mémoire morale semble abolie, chez qui la sensibilité est obtuse, il y a la réaction du groupe qui se défend, contre l'élément dissolvant ou perturbateur, mécaniquement, en le détruisant ou en le rejetant. La différence physiologique entre l'homme et la femme ne suffit point à expliquer l'impossibilité où est la société de s'assimiler le travail des femmes et les désordres qui se produisent partout où la femme sort du foyer pour entrer à l'usine. La femme est plus faible physiquement et intellectuellement que l'homme ; mais il y a des hommes qui sont plus faibles que certaines femmes, et la société accepte leur travail. Le sort de la société n'est pas lié nécessairement à quelques onces de matière cérébrale, ni à la grosseur des muscles.

D'autre part, on n'a trouvé pour justifier le travail des femmes que des arguments tirés d'une conception erronée du droit, de sophismes puérils sur l'indépendance absolue de l'individu et d'observations superficielles des phénomènes sociaux.

M. Emile Durkheim, dans son beau livre sur la *Division du travail social*, a fort bien montré comment la division du travail sexuel fonde la solidarité conjugale. L'organisation est une hiérarchie et une spécialisation de fonctions. Là où il y a la moindre division du travail, la moindre différenciation des fonctions, la plus grande homogénéité, là est la moindre solidarité, le minimum de vie. L'homogénéité, faut-il le répéter après Spencer, est instable ; l'égalité des éléments, c'est le chaos, c'est la guerre. « Le plus remarquable effet de la division du travail, nous dit Durkheim (p. 62), n'est pas qu'elle augmente le rendement des fonctions divisées, mais qu'elle les rend solidaires. Son rôle n'est pas simplement d'embellir ou d'améliorer les sociétés existantes, mais de rendre possibles des sociétés qui sans elle n'existeraient pas. Faites régresser au-delà d'un certain point la division du travail sexuel, et la société conjugale s'évanouit pour ne laisser subsister que des relations sexuelles éphémères ; si même les sexes

ne s'étaient pas séparés du tout, toute une forme de la vie sociale ne serait pas née. Il est possible que l'utilité économique de la division du travail soit pour quelque chose dans ce résultat, mais, en tout cas, il dépasse infiniment la sphère des intérêts purement économiques ; car il consiste dans l'établissement d'un ordre social et moral *sui generis* ».

Le travail des femmes, c'est l'avilissement et l'asservissement de la femme, parce que c'est la fin de la solidarité conjugale, de la famille. Des sociétés primitives non différenciées encore, qui n'étaient pas sorties d'un communisme bestial, ont pu n'en pas souffrir. Il ne saurait en être de même dans nos sociétés organiques, ou en voie d'organisation, et où l'éducation, la protection de l'enfant doivent être prolongées très tard. C'est ce qu'il convient de montrer.

La femme à l'atelier n'est qu'un odieux procédé d'exploitation de l'homme ; comme l'homme, d'ailleurs, devient alors un moyen d'exploiter la femme.

« A travail égal salaire égal », disent pompeusement les féministes. Formule vide, qui n'atteste que le vide intellectuel et l'incapacité de faire les distinctions nécessaires ! Dans l'évaluation du travail, il n'y a pas que le temps de présence à l'atelier, ni même le produit brut, quantitatif qui comptent. Il y a aussi la qualité et l'invention, la promptitude avec laquelle l'ouvrage a été exécuté (et, dans les conditions présentes de notre industrie, ceci a une grande importance), le lieu de production, et aussi son opportunité. Le travail de la femme, comme tout travail d'exploitation, est un travail de camelote, de *coulage*, qui ruine souvent l'industriel peu scrupuleux qui l'entreprend, et toujours la nation qui, stupidement, le favorise.

Aujourd'hui, il faut faire vite et régulièrement, et ceci dépend de la force disponible ; il faut pouvoir fournir, au besoin, une grande somme de travail. Tout cela est compté, et sera d'autant plus compté que le travail des femmes se généralisera, dans la rémunération du travail, et démontre l'inanité de la formule : « A travail égal, salaire égal ». De ce qui précède, il ressort clairement que l'application de cette formule — si elle pouvait s'appliquer — serait l'élimination presque complète de la femme du bureau et de l'atelier, (sauf pour quelques métiers exceptionnels : les diamantaires par exemple).

Si la femme est admise à l'usine, c'est parce qu'elle s'y offre à meilleur marché, et par cela même elle avilit le salaire de l'homme. De plus elle augmente le chômage dont elle-même souffrira par répercussion. L'homme devient à son tour, par sa plus grande force et sa plus grande régularité de productivité un moyen de faire baisser le salaire féminin, et c'est ainsi qu'on oppose les deux sexes sur le champ économique. La société se défend, car elle ne peut se vacciner contre le travail des femmes. Elle le supporte temporairement, à travers de graves désordres, mais elle le rejette aussitôt qu'elle le peut. Aussi, le salaire de la femme ne sera jamais un salaire normal ; mais uniquement un salaire d'appoint. Voici l'indépendance rêvée des féministes : non seulement la femme reste dépendante du mâle, qui la fait vivre alors, non pas parce qu'elle est la compagne, la moitié, la gardienne respectée du foyer, l'éducatrice première des enfants — elle n'est plus rien de cela, — mais parce qu'elle est la femelle ; et de plus elle subit l'autorité, souvent tyrannique et infâme, du patron et du contre-maitre. C'est évidemment une déchéance.

La vie individuelle n'acquiert son plein développement que dans la vie sociale. Il n'y a que les superficiels et les impulsifs qui peuvent voir là un antagonisme qui serait absurde. L'accomplissement du devoir est la condition du bonheur vrai.

Et la souffrance est salutaire qui nous ramène brutalement à cette conception.

Le féminisme, j'entends l'esprit du féminisme, est une maladie sociale très grave qui obscurcit la conscience. Je crois que le travail des femmes sera, par l'exagération même des désordres qu'il produit, par la désagrégation des sociétés qui n'auront plus la force de réagir, un moyen douloureux, héroïque de guérison.

Il n'est pas de profession qui ne soit envahie par les femmes, assoiffées d'indépendance, égarées par des apparences, déroutées par leur ignorance du social, entraînées par la clameur des instincts et les arguties des rhéteurs. Il est peu de foyers, hélas ! où restent encore la mère, l'épouse, la fille, où l'enfant puise l'enseignement bienfaisant de l'exemple, où l'homme rentre avant que les cabarets ne soient fermés. La maison est sale, en désordre, et le dégoût vient d'y être autrement que pour y dormir. Pour beaucoup d'ouvriers, même ce foyer dégradé n'existe plus, et c'est le garni infâme, la promiscuité des filles et des souteneurs, la gargote suspecte et le bar qui sont les lieux où l'on se revoit sans plaisir, et où chacun achève de tarir ou corrompre la sève généreuse de son âme. Ce qui est pire, c'est, pour l'enfant, la rue et ses contacts impurs, d'où, pour une grande part, la redoutable et montante criminalité juvénile. Et l'on peut voir dans nos faubourgs, le samedi, le dimanche et le lundi surtout, des familles entières — si l'on peut leur conserver ce nom, — hommes, femmes, enfants, attablés des heures et des heures, dans les bars, devant de l'alcool, mornes, abrutis, ou excités jusqu'à l'ivresse qui met pour un instant du rire douloureux sur leurs faces flétries.

Il suffit d'un faible effort de la pensée, trop pénible encore, sans doute, pour nos professionnels du paradoxe et de l'originalité, d'une observation quelque peu attentive des faits pour trouver la cause du mal que nous venons d'esquisser dans le travail des femmes. Il est très agréable pour la vanité de saper avec esprit les vieilles idées sur lesquelles vit le monde. On parle d'émancipation, de droit — jamais de devoir ; on fait des comparaisons ingénieuses, des analogies bizarres ; on raille agréablement, — ça dispense de penser ; on a de la verve ; on sort de l'ordinaire, du banal ; et comme, après tout, on flatte les mauvais instincts, trop heureux de trouver là leur justification et leur prétexte, on a du succès ; des névrosées, vous applaudissent — on est dans le mouvement. Oui ! mais le malheur, c'est que de si belles choses ne restent point dans le milieu artificiel, faux qui les a couvées, et qui au fond ne les prend pas au sérieux ; cela pénètre peu à peu les idées, les mœurs, passe dans les actes, dans les habitudes. La femme du peuple perd la notion de ses devoirs, et va à l'atelier, où sa dignité, sa pudeur, sa santé vont sombrer avec son bonheur. Elle devient la serve et la réserve de la prostitution. C'est dans les usines que les proxénètes vont recruter leurs victimes ; certains ateliers sont en même temps des lieux de prostitution, lorsqu'ils n'en sont point des écoles. La femme à l'atelier a pour corollaire la femme au trottoir. Sous le régime industriel moderne, de travail intensif, de régularité, d'exactitude, toutes conditions que la femme, pour mille raisons, ne peut remplir aussi bien que l'homme, celle-là sera toujours en état d'infériorité. Lamentable chair à exploitation, elle ne peut subsister de son infime salaire d'appoint, et si elle ne se marie pas, ce qui tend à devenir la règle dans de telles conditions, elle est trop souvent contrainte d'ajouter au salaire du jour les profits infâmes de la nuit.

Mais la prostitution se développe non seulement parce qu'il est inéluctable que le salaire de la femme, salaire d'appoint, ne puisse la faire vivre, — je n'ai pas

la superstition économique ; mais surtout parce que le travail de la femme, anti-social, est profondément démoralisateur. Lorsqu'on a perdu le sens de son devoir primordial, il n'y a pas de raison pour qu'on conserve le sens de tous les autres devoirs.

En étudiant les phénomènes sociaux, surtout pathologiques, on est arrêté par un enchevêtrement confus de causes et d'effets. Ici nous n'y échappons point. Voici toutefois de quelle manière a dû s'effectuer ce processus. D'abord, chez les simples, chez les mal équilibrés, l'écroulement définitif des vieilles idées directrices, des anciennes croyances régulatrices, des disciplines du passé n'ayant pu être compensé par un effort intérieur, une volonté d'être par soi-même et l'énergie de chercher en soi et autour de soi des nouveaux motifs d'agir, il s'est produit nécessairement un obscurcissement de la conscience, le sens social s'est émoussé. Les idées les plus fausses ont pu surgir sur les prétendus droits de l'individu. On a pu admettre la possibilité de délier la famille et la société. La femme a voulu son indépendance, l'homme a cru pouvoir profiter soit comme mari, soit comme patron de cette situation, et la femme a travaillé. La femme absente du foyer, rien ne subsiste qui y maintenait l'homme, l'attirait et ennoblissait sa vie. La femme est déçue, l'homme ne la garde que pour la satisfaction de sa luxure de brute alcoolique ; elle perd toute dignité et toute pudeur, et il suffit qu'elle trouve profit à trahir de son sexe pour qu'elle se rue à la prostitution. D'un autre côté l'homme ne se marie plus, parce qu'il n'espère ou ne veut plus fonder une famille, — et lorsqu'elle n'y va pas de son plein gré, la fille roule à la prostitution parce qu'elle ne trouve plus à se marier. A l'atelier, des compagnes plus expertes l'y engagent et lui montrent l'exemple. La prostitution à son tour achève de détourner l'homme de son devoir, et la famille se désagrège complètement. Puis les jeunes gens qui ont grandi au sein de ces familles désunies, qui ne connaissent point la douceur des conseils maternels, qui n'ont pas eu l'exemple reconfortant d'une vie droite, ces jeunes gens sont tout prédisposés à toutes les erreurs, à toutes les déchéances. Il y a là toute une série de causes et d'effets très complexes — j'en oublie — qui contribuent à creuser la plaie. Mais à l'origine, je le répète, nous trouvons l'esprit égotiste, l'esprit féministe, où viennent s'alimenter tous les instincts nocifs. De là toute l'œuvre de démoralisation subséquente.

Cette démoralisation est activée encore à chaque génération. Dans de telles conditions, la dégénérescence est fatale. Les femmes stériles à seins plats, chlorotiques, hystériques, etc., sont les produits les plus certains de la salle d'étude de l'atelier et des tracas de la concurrence vitale qui, abattant souvent les athlètes du muscle et du nerf, a bien vite fait de broyer des femmes, prédisposées à toutes les névroses.

Aujourd'hui, nous avons des femmes artistes, avocats, médecins. Il y en a qui façonnent les métaux. « On nous représente, dit P. Leroy-Beaulieu, les ouvrières de Staffordshire, adonnées à la fabrication des clous, noires de suie, musculeuse, charnues, repoussantes. » D'autres descendent dans les mines. Faut-il rappeler *Germinal*, les mœurs de la Mouquette ? Citons à tout le moins cette éloquente description de Disraéli (*Sybil*) :

« Ils sortent ; la mine vomit les forçats et le puits ses esclaves ; la plaine est couverte de leur multitude ; la forge est silencieuse et les machines immobiles ; on voit sortir des troupes de jeunes gens des deux sexes, hélas ! bien que ni leur vêtement ni leur langage n'indiquent la différence, tous sont vêtus comme des

hommes, et des blasphèmes qui feraient frémir des hommes souillent des lèvres qui ne devraient prononcer que des paroles de douceur et d'amour. Et cependant ce seront là, quelques-unes sont déjà les mères d'Angleterre. Mais comment s'étonner de la hideuse grossièreté de leur langage, quand on songe à la sauvage rudesse de leur vie ? » D'autres enfin peinent dans les porcelaineries, dans les briqueteries. « Dans les Landes, dit Leroy-Beaulieu, on a vu des femmes travaillant comme des hommes aux terrassements de chemins de fer. »

En Angleterre il y a 20 femmes pour 100 hommes employés. En Allemagne 123.749 ouvrières et 395.195 ouvriers, donc un quart de femmes occupées. En France, il y a 5.000.000 femmes travaillant. Mais c'est aux Etats-Unis que ce beau régime s'épanouit. D'après une statistique récente, il y avait en 1870, aux Etats-Unis, 412 femmes peintres et sculpteurs ; en 1890, il y en avait 9.810, et en 1897, 15.340. — En 1870 on comptait 35 femmes journalistes ; en 1890, 888, et en 1897, 1.436. — En 1870 il y avait 5.753 musiciennes ; en 1890, 34.518 ; en 1897, 47.300. — En 1870 il y avait 414 femmes fonctionnaires ; en 1890, 4.875 ; en 1897, 6.712. — En 1870 il y avait 527 femmes médecins-chirurgiens ; en 1890, 4.555 ; en 1897, 6.882. — En 1870 il n'y avait pas de femmes comptables, mais on en comptait 27.775 en 1890, et 43.071 en 1897. — Les femmes copistes étaient au nombre de 8.016 en 1870, de 64.048 en 1890 et de 92.824 en 1897. — Les femmes sténographes et typographes n'étaient que 7 en 1870, mais elles atteignaient le nombre de 21.185 en 1890 et 50.633 en 1897. Dans l'industrie, le nombre des femmes a augmenté, en dix ans, de 62 pour cent, alors que celui des hommes n'a augmenté que de 46 pour cent.

J'ai parlé dans un de mes précédents articles du développement inquiétant des maladies nerveuses, qui sont le résultat le plus clair de cette « émancipation » de la femme. J'en noterai un autre, et qui est pour le moins aussi grave. C'est Glasson (*Le mariage civil et le divorce*), cité par Starcke dans son dernier ouvrage (*La famille dans les différentes sociétés*), qui va nous l'indiquer : « La famille, dit-il, telle que nous la comprenons, formant une véritable société fondée sur le sang, jouissant de droits vis-à-vis de ses membres, destinée à se perpétuer, rattachant le présent au passé par les ancêtres, et le reliant à l'avenir par les enfants, cette famille-là n'existe plus aux Etats-Unis. »

M. L. Franck, dans les conclusions qu'il déposa à la Cour de Paris en cause de Mlle Jeanne Chauvin, disait qu'il existe actuellement en France 5.607.239 femmes majeures, hors mariage, veuves, filles célibataires et femmes mariées sans enfants, qui n'ont ni foyer à garder, ni enfants à élever. M. Frank constatait lui-même que 5.677.806 femmes françaises exercent des professions indépendantes. Si le travail des femmes est une cause d'éloignement de l'homme pour le mariage (désordre du logis, prostitution, affaiblissement des principes moraux et du respect dû à la femme, diminution de la pudeur et de la chasteté chez celle-ci, etc.), on peut considérer aussi qu'il est une cause d'éloignement de la femme pour le mariage (goûts d'indépendance, égotisme, amitiés équivoques, brutalité et alcoolisme, manque d'égards de l'homme, crainte morbide de la maternité et de ses devoirs, etc.)

Mais la société ne peut subir le travail des femmes qui est anormal. Elle tend, par un réflexe de défense, à l'éliminer toujours, car sa propre existence est en jeu. Les procédés d'élimination sont multiples ; le principal et le moins cruel serait, s'il y en avait une, l'opinion publique. A son défaut, il y a les conséquences physiologiques du travail des femmes, qui sont la dégénérescence, la stérilité, la folie et la mort ; le chômage provenant de la surabondance des bras ;

l'insuffisance du salaire, etc... Je me bornerai à citer quelques exemples. Un médecin à l'École normale supérieure des Institutrices de Paris, M. Dujardin-Beaumetz, a signalé à l'Académie de Médecine, en 1888 la fréquence, chez les élèves, de l'aménorrhée, de l'hystérie, de l'excitabilité, etc.

D'après de Candolle une grande proportion de ces sujets, dans les cantons de Genève et de Neuchâtel entre chaque année dans les asiles d'aliénés. Sur 183 personnes appartenant à l'enseignement et admises dans les asiles de l'Angleterre Shaftesbury comptait, en 1882, 135 femmes. Suivant Bebel (*la Femme*) « la manipulation du mercure dans la miroiterie entre autres constitue autant dire un arrêt de mort pour le fruit des femmes enceintes ». Ch. Gide note que le travail des femmes à la fabrique est cause de l'effroyable mortalité infantile de 60 0/0 dans l'année qui suit la naissance. Dans son livre sur le *Travail des Femmes au XIX^e siècle*, Paul Leroy-Beaulieu écrit : « On signale la phtisie cotonnière, le retentissement du métier mécanique dans la poitrine de la tisseuse, la chaleur des salles où s'impriment et s'apprêtent les étoffes... Dans l'industrie de la soie l'on nous dénonce le tirage des cocons et le cordage de la filocelle ; l'un avec le mal de bassin, les vomissements de sang, les fièvres putrides, la phtisie qui, sur huit malades, fait six pulmonaires ; l'autre avec ses ophtalmies. Autre part, l'on nous signale les tailleuses de cristal, toujours penchées sur leur roue, toujours les mains dans l'eau, aspirant les débris de verre... Le docteur Espagne fera une effrayante peinture des maladies physiques que cause la machine à coudre et de la funeste influence que cet instrument exerce sur la fonction menstruelle et sur le système génital. Un autre viendra nous décrire les maladies des dentelières ; c'est-à-dire la faiblesse de la vue résultat du travail assidu et minutieux à l'aiguille, l'irritation et la rougeur des paupières produites par la poussière du blanc de plomb ; il nous dénoncera l'intoxication, que cette même poussière, en s'introduisant dans les voies digestives et respiratoires, détermine chez les ouvrières occupées à l'opération du battage ou à l'ajustement et à l'application des dentelles blanches. ». Et les allumettières, les sucrières, avec la terrible nécrose, le *mal chimique*, la bronchite, la phtisie !

(A suivre).

G. DEHERME.

De la Vérité.⁽¹⁾ — Réponse à une objection

M. Godefroy a bien voulu, dans le n° 35 de la revue, faire une objection à mon analyse de ce que c'est que la vérité. Je lui soumetts, tardive, la réponse.

L'objection de M. Godefroy semble très lucide et est très brève. C'est, à mon sens, qu'elle est simple comme l'apparence. Ce qui est, à mes yeux, la réalité est plus complexe. Ma réponse sera donc, peut-être, plus obscure, et sera, sûrement, plus longue.

Le raisonnement de M. Godefroy est le suivant. Cette vérité « un et un font deux » est *naturelle* (ou spontanée : « Qui en est l'auteur ? Personne »), *éternelle et universelle*. « Donc le caractère de la vérité est d'être naturel, éternel et universel ».

(1) Voir l'article : *De la Vérité des discussions et des moyens de s'entendre*, nos 34 et 35, et la lettre de M. Godefroy, n° 35.

Je réponds : Il faut délimiter et spécifier en quoi et pourquoi cette vérité « un et un font deux » est naturelle, éternelle et universelle. Cette analyse nous démontrera que « un et un font deux » n'est pas d'une vérité naturelle, éternelle et universelle de la façon que l'entend mon contradicteur. Cette même analyse démontrera, à posteriori, qu'on ne peut étendre aux autres vérités les caractères spéciaux de cette vérité qu'on a prise pour exemple, — et ainsi confirmera le rejet à priori et nécessaire qu'on doit décider d'un raisonnement qui veut passer de la constatation d'une vérité à la théorie de la vérité, paralogisme connu sous le nom de « passage du particulier au général ».

« Un et un font deux », est-ce là une vérité naturelle, éternelle et universelle (ces trois termes sont liés, car ils sont les faces diverses de la même idée), en tant que « vérité reconnue », comme s'exprime mon contradicteur ? Non pas. M. Godefroy dit lui-même : « reconnue par quiconque a la faculté de la reconnaître ». Il y a donc des personnes qui n'ont pas la faculté de la reconnaître. Et c'est précisément ma théorie : J'ai formulé que l'évidence était une faculté, développée, faible ou absente, et que la vérité était conditionnelle et subjective. D'ailleurs un fait d'observation confirme ce que j'ai avancé et ce que M. Godefroy a avoué lui-même : L'ethnographie a constaté qu'il y avait des peuplades sauvages dont les idiomes ne présentent pas de termes exprimant les chiffres de la numération au-dessus des premiers nombres ; nos divers chiffres précis sont remplacés dans ces esprits rudimentaires par un seul mot vague qui signifie « beaucoup ». Pour les facultés de ces sauvages, quinze et quinze ne font pas trente. Ceci suffit à prouver que les vérités mathématiques et même les plus élémentaires ne sont pas reconnues « éternellement et universellement ». Elles sont conditionnelles et subjectives, ou relatives. « Un et un font deux » est une vérité, en fait, quasi universellement reconnue, d'accord ; — c'est là un « caractère » qu'on ne peut prétendre rencontrer même dans les autres vérités du même ordre (de l'ordre mathématique), loin de pouvoir l'attribuer aux vérités de tous genres ; cette vérité présente un caractère particulier d'universalité qui tient à sa simplicité. Et même est-on bien sûr que les hommes primitifs aient eu, distinctes, ces simples notions d'unité et de dualité ? Le premier homme qui prit nettement conscience de ces notions, pour disparaître que soit son souvenir dans la nuit de la préhistoire, n'en a pas moins nécessairement existé. Aucune réalité dans le monde n'est « éternelle et universelle » et « sans auteur », c'est-à-dire sans origine, — à parler absolument. Et si, à parler approximativement, on a pu dire aujourd'hui que « un et un font deux » est, reconnue, une vérité « naturelle, éternelle et universelle », c'est une erreur, — ici très petite. Étendez à toute vérité le caractère de cette vérité : Erreurs colossales. C'est pourquoi, avec soin, on prend toujours pour exemple « un et un font deux »...

Mais un contradicteur, modifiant l'objection, pourrait établir que « un et un font deux » est, éternellement et universellement une vérité, sinon « reconnue » du moins *virtuelle*, sinon toujours consciente, du moins toujours latente, ajoutant que, dès que la conscience en naît, elle est uniformément acceptée. Et il en est ainsi, en effet. Mais pourquoi ? Parce que « un et un font deux » est une tautologie. N'oublions pas que, précisément, ce que nous nommons « deux », c'est « un et un ». « Un et un font deux » signifie exactement « un et un » est « un et un ». C'est simplement le *principe d'identité*. D'où il suit : En effet, comme formule de ce principe, « un et un font deux » est éternel et universel ; à tout s'applique cette formule : « A est A, et n'est pas non — A ». Mais il suit aussi : Ce principe d'identité, qui appartient à toute affirmation, n'en spécifie aucune ; ap-

partenant à tout jugement, il ne marque nullement qu'un jugement soit vrai. Ce caractère d'identité intérieure et logique, quasi éternellement et universellement « reconnue », et éternellement et universellement au moins virtuelle, est différent et indépendant de la notion de vérité extérieure, objet de la science. On confond l'identité subjective et la vérité objective.

LUCIEN LE FOYER.

LES MAISONS DU PEUPLE EN RUSSIE

Un mouvement magnifique s'organise en ce moment en Russie : on construit des Maisons du Peuple.

Les cabaretiers sont remplacés par des éducateurs. Il se fonde, un peu partout, des comités d'éducation populaire, des maisons de thé, des restaurants hygiéniques tempérants ; des sociétés de conférences populaires, de lanternes magiques instructives, de concerts ; des cercles populaires, des clubs fraternels pour la récréation en commun des diverses classes de la société, l'éducation, la coopération ; des bibliothèques et des cabinets de lecture ; on fait des expositions et des musées ; des fêtes populaires et enfantines.

Cependant on s'aperçoit que toutes ces institutions seraient plus fortes, emploieraient mieux leurs capitaux, se développeraient plus facilement si elles formaient des centres coopératifs, des maisons du peuple.

Ces Maisons du Peuple seraient des centres d'éducation et d'instruction, de consommation et de production, et deviendraient bientôt les embryons des Universités populaires. Elles rayonneront la lumière comme les cloîtres du Moyen âge, m'écrivait il y a quelque vingt ans feu Edward Vansi Hart Neale.

M. le docteur Danilevski a publié récemment un rapport sur les Maisons du peuple, et l'assemblée générale des membres de la Société de l'éducation du peuple, du gouvernement de Kharkof a nommé une commission pour la rédaction et la publication d'un Manuel des Maisons du peuple. Cette commission a décidé d'élaborer un questionnaire et de faire une série d'enquêtes à ce sujet.

Mais ce Manuel ne sera publié que lorsque nous aurons réuni tous les documents nécessaires et que nous pourrons ainsi donner une idée nette et pratique de ce que peuvent et doivent être nos Maisons du peuple.

On nous aiderait beaucoup si l'on voulait bien nous envoyer tous les renseignements à ce sujet sur ce qui s'est fait en ce sens dans les autres pays. (1)

NICOLAS BALLINE,
Membre du Comité de rédaction du
Manuel des Maisons du Peuple.

(1). Ecrire à M. Nicolas Balline, Karkhof, Sumskaia, 27-29 (Russie).

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Les Etudes classiques et la Démocratie, par Alfred Fouillée

(A. COLIN, éditeur, 5, rue de Mézières).

Avec beaucoup de penseurs de ce temps, dont il est un des plus autorisés, M. Alfred Fouillée se préoccupe de la « crise de l'Université ». Il en recherche les causes en sociologue, et il trouve les principales là où on pourrait trouver celles de beaucoup des maux dont nous souffrons : dans la politique. Pour la conduite des affaires publiques et la défense des intérêts les plus généraux et les plus élevés de notre société les choses électorales prennent aujourd'hui une trop large place. D'autre part, nous nous trouvons en face du danger de toute démocratie, qui est l'utilitarisme personnel immédiat dont s'inspirent naturellement des hommes qui n'ont pas les moyens matériels ni la culture suffisante pour agir en vue d'intérêts lointains et généraux. Ceci n'est cependant pas tout à fait exact, car nous avons vu des hommes pauvres et peu instruits fonder des religions et des civilisations, se vouer à de grandes causes et mourir pour elles. L'altruisme s'épanouit tout seul dans toutes les âmes nobles, et le latin ni la fortune ne le font éclore dans les âmes basses. Mais, après tout, il n'est pas impossible que les « humanités » contribuent à développer l'altruisme; en tout cas il est évident, comme l'indique M. Fouillée, que les professions libérales sont plus que des métiers, et que ce serait un grand danger pour notre société qu'elles tombassent dans le mercantilisme et l'industrialisme. Une élite est nécessaire. Non seulement pour qu'il y ait une initiation et une direction; mais encore pour que l'homme du peuple prenne l'habitude de regarder au-dessus de lui. L'élite, elle, saura trouver dans les grands types de l'humanité et dans un idéal toujours plus haut un but d'ascension. Malheureusement, « notre société, dit l'auteur, est de plus en plus livrée aux empiriques; si l'enseignement s'abaisse lui-même à un empirisme pratique, le mal ne fera que croître. » M. Fouillée défend donc vigoureusement le latin, tout en reconnaissant que le grec est de moindre importance. Il s'en prend à l'enseignement moderne de l'augmentation du nombre des déclassés. Il est certain que nous n'avons pas à faciliter outre mesure l'accès des carrières libérales, et M. Fouillée a raison de préférer, ici, la qualité à la quantité.

L'auteur proteste contre l'immixtion de la politique et de ses procédés fâcheux dans l'Université. Le professeur politicien serait la pire des choses. Bouteiller cultive les Racadot et les Mouchefrin. Pourtant Bouteiller a fait ses « humanités », et il est Kantien. Mais Bouteiller n'existe pas. M. Burdeau est mort, et M. Charles Dupuy ne se reconnaîtrait pas lui-même. Bouteiller n'est qu'une curieuse abstraction de M. Barrès. Il n'y a de vrai que le professeur Kantien, qui dit de très belles choses, en les vivant souvent, et le politicien qui en fait de vilaines, parce qu'il néglige les « principes » et s' imagine qu'on mène le monde et soi-même avec des expédients ou des coups de force, et qu'une visite au tombeau de Napoléon ou au platane de Taine peut dispenser d'avoir, en soi, la vie morale, d'où découlent toute notre manière d'être, la beauté, la fécondité de notre vie intégrale. Ce que nous devons souhaiter, c'est de voir l'esprit de l'Université pénétrer dans les milieux parlementaires, et les vivifier, les épurer, non

s'abaisser jusqu'à leurs relativismes, inconscients et hypocrites tout à la fois. Dans le positivisme, il y a la lettre, et il y a l'esprit. Le relativisme pratique est la lettre. Les « principes », la tradition morale sont l'esprit. Même dans les sciences, la culture littéraire, désintéressée a quelque valeur. « Une version latine bien comprise et bien traduite développe plus les aptitudes intellectuelles dont profiteront les sciences, qu'un emmagasinage dit scientifique par voie de rédaction ou même par voie d'expériences dans un cabinet de physique, où le maître seul a une initiative et où l'élève ne fait que regarder. Il n'y a en ces exercices passifs rien qui éveille l'esprit de déduction, d'induction, d'invention, rien qui fortifie et assouplisse l'intelligence, rien, par conséquent, qui développe la vraie aptitude scientifique. On ne devient pas un savant en *apprenant* des sciences, mais en acquérant le sens et les méthodes scientifiques. Les exercices littéraires y servent eux-mêmes, en développant, à côté de l'esprit de géométrie, ce correctif indispensable qui est l'esprit de finesse. » Mais on a compliqué ces études par l'abus de la philologie. Trop de grammaire ! s'écrie M. A. Fouillée. Et il cite de curieux exemples de ce pédantisme d'importation germanique dans notre enseignement secondaire. En un mot, on ne sauvera les études classiques que par « l'abandon presque total du grec pour la grande majorité des élèves, par le retour à l'étude simplifiée du latin en vue de la culture littéraire et française, enfin par l'extension à tous les élèves des études scientifiques, morales, sociales et philosophiques ». Comme on le voit, M. Alfred Fouillée accorde l'importance capitale qu'elles méritent aux études sociales. « L'orientation philosophique et sociologique, dit l'auteur, est le vrai correctif de ce qu'il peut y avoir dans les études classiques et même modernes (telles qu'on les entend aujourd'hui), de trop purement spéculatif, de trop artiste, de trop dilettante, en un mot, de trop étranger aux conditions de la vie réelle. » Pour les autres peuples, et peut-être encore pour nous-mêmes, la France représente la grandeur intellectuelle, le culte de la pensée désintéressée. Il ne convient pas qu'elle abandonne « la réalité de son influence intellectuelle pour le rêve de son expansion coloniale. » Et M. Alfred Fouillée termine son beau livre en nous rappelant que « le désintéressement et le souci de l'idéal sont nécessaires à un grand peuple », plus nécessaires sans doute que ces intérêts vagues et compliqués au nom desquels des politiciens sans scrupules, et qui prennent la ruse pour de l'intelligence, les expédients pour une méthode, l'agitation épileptique pour de l'action, les faux d'un misérable fou moral pour de l'héroïsme, la lâcheté, le mensonge pour de la diplomatie, nourrissent cette prétention grotesque de nous conduire à des aventures louches, pour des raisons qu'on nous soupçonne incapables de comprendre. Tous les amis de l'Université, tous ceux qui s'intéressent à l'éducation de notre démocratie liront ce nouveau livre du grand penseur qu'est M. Fouillée.

Les Fondements de l'Éthique. par E. de Roberty.

(F. ALCAN, éd., 108, bd St-Germain)

M. de Roberty poursuit ses curieuses recherches sociologiques ; après le *Bien et le Mal*, le *Psychisme social*, il vient de nous donner les *Fondements de l'Éthique*, et il prépare la *Constitution de la Morale*. La vigueur de la pensée est toujours égale, et si nous avons un reproche à faire à M. de Roberty, ce serait de condenser sa pensée jusqu'à la rendre obscure, et d'abstraire quelquefois jusqu'au néant, — ce qui est une façon de réduire à l'unité trop facile pour qu'elle soit voulue par l'éminent sociologue.

Il ne me reste plus qu'à donner un aperçu des idées de l'auteur, qui puisse faire naître chez ceux qui veulent bien me lire le désir de mieux connaître le *robertisme*.

Les fondements de l'Ethique, d'après l'auteur, se ramènent aux trois grands problèmes de l'abstrait et du concret, de la cause et de la fin, de l'unité et du devenir. Ce sont ces trois problèmes dont il convient de rechercher la solution.

C'est dans la socialité qu'il faut découvrir l'origine de l'abstrait. Les positivistes ont eu tort d'étendre à la sociologie l'interdiction de l'abstraction pure. Sociologiquement, l'abstrait et le concret sont identiques, « si les abstractions sont, au fond, des choses concrètes, les choses concrètes sont, dans leur essence intime, des idées pures. » En vertu de « la loi de l'identité des contraires qui est l'implicite postulat de la loi de conservation de la force », l'auteur voit là une démonstration décisive du monisme logique et scientifique à la fois. Dans la tendance à opposer l'abstrait au concret, il n'y a que subjectivisme, points de vue différents. Toutefois n'effaçons pas toute distinction entre ces deux termes, « ne remplaçons pas l'identité générale ou logique des choses et des événements naturels par leur identité spécifique ou réelle. L'univers n'est pas seulement surorganique ou seulement vivant, ou seulement matériel et inerte. La réalité concrète revêt tous ces aspects l'un après l'autre ou simultanément. Elle est à la fois un fait rationnel, c'est-à-dire réductible à d'autres faits, et un fait irrationnel ou irréductible. »

Le concret se divise en deux grands groupes, qui sont l'inorganique et l'organique. Le surorganique (le social) ne saurait être concret. L'abstrait se tire du concret. Il en est une partie constituante. Et « tout phénomène perçu par nos sens se réduit, en dernière analyse, en choses abstraites, s'émiette en idées, sans laisser le moindre résidu, le moindre reliquat concret irréductible. » Le concret est une résultante de l'abstrait, qui est ainsi l'objet propre de toute connaissance.

Jusqu'à présent la sociologie ne fut qu'un savoir empirique, car elle ne peut être une science qu'après la constitution des sciences inorganiques et organiques. Comme la science abstraite de la vie est basée entièrement sur les sciences abstraites du monde inorganique, la science abstraite de la socialité est entièrement fondée sur la science abstraite de la vie. Jusqu'à la constitution définitive de la sociologie, la philosophie (synthèse scientifique intégrale) ne sortira pas de l'empirisme métaphysique. Selon Roberty, le domaine concret de la sociologie commencerait à la limite extrême du monde organique. Quelles sont ces limites extrêmes? M. de Roberty cite les phénomènes nerveux et cérébraux. Pourquoi? il oublie de nous le dire. Ne fait-il pas là, en biologie, un pur sociomorphisme? Je ne vois pas pourquoi la neurologie serait plus près de la sociologie que toute autre subdivision de la biologie.

Le positivisme, on le sait, a la tendance fâcheuse d'absorber l'individuel dans le social. Cela tient à ce qu'il néglige de distinguer l'individu biologique, qui s'absorbe dans la société en la formant, et l'individu social qui, au contraire, est formé par la société. « Loin d'absorber ses propres produits, dit M. de Roberty, ce qui équivaldrait à une sorte d'*autodestruction*, toute société qui veut se conserver et prospérer ne saurait assez respecter l'indépendance, l'autonomie de ses membres, les droits de la minorité, même réduite à un seul individu. » Cependant l'auteur va peut-être au-delà de ce que lui permet justement la distinction de l'individu biologique et de l'individu social. L'individu social ne peut être opposé à toute la société; ceci n'est vrai que du criminel qui, à mon sens, n'est

que l'individu biologique non assimilé parce que inassimilable, et qui, par ce fait, doit être fatalement absorbé, l'hyperorganique devant se subordonner l'organique.

Autre assertion qui ne me paraît pas suffisamment démontrée : « L'homme, dit l'auteur, en tant qu'individu social et même en tant qu'individu biologique, est plus chétif, plus faible vis-à-vis de lui-même que vis-à-vis du monde extérieur ; car son savoir social ou moral est beaucoup plus incertain. » Sans doute ; mais l'homme peut agir sur soi à tout instant, et par l'hérédité il a l'éternité pour lui. Cette action lente est efficace toujours, par ce fait. D'ailleurs il n'a là, en face de sa volonté, qu'une force tout au plus égale à lui-même. L'homme ne peut encore rien contre une éruption volcanique ; mais il peut quelque chose contre une habitude vicieuse, contre un instinct dissolvant, — et il lui suffit souvent de croire qu'il peut ce quelque chose pour que, effectivement, il puisse. Ce paradoxe est donc, en pratique, dangereux, c'est-à-dire faux scientifiquement ; et il est faux moralement, — car s'il se pouvait accepter, il contribuerait à restreindre notre pouvoir, ou mieux notre liberté, ou mieux notre devoir.

Si nous passons au problème téléologique, nous découvrons que la causalité et la finalité sont une même chose, à une phase différente du développement universel. C'est dans le surorganique que, subjectivement, la causalité se transforme en finalité, et elle n'est que là, puisque là seulement intervient le sujet. La finalité est ainsi la caractéristique de la socialité. « Tout élargissement, nous dit l'auteur, toute augmentation du savoir nous enrichit de buts lointains, de motifs d'action de plus en plus variés. Nos découvertes sont toujours des découvertes d'effets, de résultats découlant de causes préexistantes. Savoir, c'est prévoir ou prédire de tels effets, et c'est en même temps renouveler notre provision de fins à poursuivre, ou même poser à l'activité humaine des buts nouveaux.

Dans l'exposition de sa théorie du crime, l'auteur m'a paru insuffisant quoique souvent paradoxal. Confondre la peine et le crime, admettre même que celle-ci précède et cause celui-là me semble plus original que scientifique. La peine est sans doute un empirisme, une médication violente, aveugle, absurde, et qui va souvent contre le but qu'elle se propose : je ne puis la considérer comme un crime collectif. Réflexe social ? Soit. Mais je ferai remarquer à M. de Roberty que le réflexe est, en dernière analyse, une adaptation (hyperorganiquement inconsciente) de l'organisme, et qui est souvent une condition de vie ou de mort, tandis que le crime n'est crime précisément que parce que le criminel pouvait se conserver d'une manière sociale, à notre époque par exemple, par le travail.

Il est préférable d'aborder avec l'auteur le troisième problème qu'il s'est posé, celui de l'Unité. Pour lui, le matérialisme comme l'idéalisme sont dûs à des illogismes. En raisonnant juste, on aboutit toujours « à ce rapport d'égalité, en vérité unique, mais qui, abusivement, nous paraît double : les objets *sont* ce que ma pensée me représente comme tels, ma pensée *est* ce que sont les objets représentés par elle-même. » Ainsi, « les propriétés des choses sont les propriétés de l'esprit qui pense ces choses. Le monde est *ma* représentation du monde. Mais la proposition inverse est nécessairement tout aussi vraie, tout aussi défendable. Les propriétés de l'esprit sont les propriétés mêmes de choses pensées par l'esprit. Ma représentation du monde est réellement le monde. » Mais en se plaçant au point de vue évolutif, véritable base du point de vue statique, l'auteur parvient à cette conclusion dont l'importance ne doit point

nous échapper : « Le monde extérieur, c'est-à-dire le monde d'où ma pensée, usant des méthodes analytiques qui lui sont familières, s'est exclue elle-même en tant que phénomène achevé, ayant parcouru de nombreuses étapes évolutives, le monde extérieur est encore ma pensée, mais ma pensée à l'état de germe, *in statu nascenti*. » Ainsi, le monisme, accordant l'idéalisme et le matérialisme, réalise l'unité du sujet et de l'objet, des choses et des idées. C'est en établissant les rapports qui « relient l'unité logique ou scientifique de la pensée abstraite au pluralisme concret des choses » que se complète cette démonstration ; car « abstraite, c'est démasquer l'unité cachée des choses. »

Dans sa théorie générale du progrès, qui termine ce volume, M. de Roberty revient à l'hypothèse ingénieuse du psychisme social, et il pose ce dilemme : ou admettre que la socialité, l'altruisme, est le résultat de l'effort individuel, et creuser, élargir, ainsi l'abîme entre l'esprit et la matière ; ou *supposer* que « l'essor merveilleux de la personne humaine est le produit le plus achevé de l'évolution collective », et combler ainsi cet abîme. Je pourrais répondre que la divergence n'implique pas la dualité, et suppose au contraire, au point de vue évolutif, l'unité ; que l'hypothèse même du psychisme social peut être admis jusqu'à un certain point, sans l'être jusqu'au point où le psychisme individuel est absorbé complètement.

Je suis mieux avec l'auteur lorsqu'il repousse le matérialisme économique des actuelles écoles socialistes. L'explication des faits du présent par les faits du passé est légitime, mais le marxisme fait un choix arbitraire dans l'ascendance sociale. « Il suppose d'une façon gratuite, selon nous, que, seuls, certains faits du passé manifestent la force prolifique morale, sont doués d'une vertu génératrice. Tout le reste demeure stérile et sans postérité. La méprise nous paraît flagrante. Car le fait le plus insignifiant possède toujours à la fois, et pour le moins, un aspect économique, un aspect juridique et un aspect politique. » M. de Roberty oublie d'ajouter le plus important : un aspect psychologique. Le marxisme est un pur empirisme.

Pour l'auteur, seule est explicative du progrès l'hypothèse d'une « psychicité inconsciente et inintentionnelle se dégageant du contact mutuel des psychicités physiologiques et exerçant une influence puissante sur la formation de nos idées, de nos sentiments, de nos volontés — agents directs ou causes immédiates des phénomènes sociaux. » Je me refuse, pour ma part, à admettre ce pouvoir absolu d'une force mystérieuse ; je ne la crois pas nécessaire logiquement, et je la trouve dangereuse pratiquement ; je ne crois même pas qu'elle découle forcément de la doctrine robertiste. L'inconscient, si ce n'est Dieu, n'est pas une force sociale. Dans le psychisme social, je démêle confusément la psychicité des grands types de l'humanité disparus, et par une décomposition complète, nous pourrions la retrouver toute ; dans l'âme des foules vibre encore les accents héroïques des grands hommes du passé. Et ce fut voulu, intensément et consciemment voulu, par les héros. La société est ma représentation, la représentation de ma volonté. Ce sont donc nos idées, nos vouloirs, nos sentiments qui, en se combinant, déterminent le psychisme social.

Pour M. de Roberty, et ici je suis pleinement d'accord avec lui, le progrès c'est le développement de l'altruisme, le passage de l'organique à l'hyperorganique, la marche vers l'idée et l'idéal. Cependant, puisque nous abordons le concept téléologique, il convient de le maintenir sur son propre terrain (la sociologie) et de ne pas aller jusqu'à exclure totalement la causalité. Succession, causalité, finalité correspondent à la matière, la vie, l'esprit. Le progrès est un

idéal, une fin éthique. L'éthique est une « sociologie en action. » Elle dépend donc des découvertes de la sociologie abstraite. La conscience n'a-t-elle pas deux acceptions : intellectuelle et morale ? Elles tendent à s'identifier, elles seront une.

Ce livre, on le voit, est d'une importance capitale. Il aborde les sujets les plus difficiles, les problèmes les plus obscurs avec une force de pensée qui ne fléchit jamais, et qui a souvent l'orgueil de sa force jusqu'à se soumettre les faits au lieu de plier devant eux. M. de Roberty, consciemment, est en train de modifier le psychisme social de l'avenir, ce qui donne un petit croc en jambe à sa thèse ; mais ce qui est, certes, la glorification de son effort.

Science Sociale par Agathon de Potter

(MANCEAUX, éditeur, 3, rue des Minimes, à Bruxelles.)

C'est un résumé de la doctrine méthaphysique du socialisme rationnel ou colinsien, un mélange confus de cartésianisme, de spiritisme, de darwinisme, de métempsycose, avec, pour toute démonstration, le syllogisme. Quant aux faits, ils sont négligés ou fort mal traités.

Science sociale ? Ce n'est certes pas de la science, encore moins de la science sociale.

Cependant le socialisme rationnel ne manque pas de force, sous son aspect économique, et il eût pu constituer un parti. Il vaut le marxisme, qui lui a pris son étiquette : collectivisme. Mais sa métaphysique puérile sera toujours un obstacle à son développement, quels que soient le dévouement et le talent de ses adeptes, dont M. Agathon de Potter est le caporal.

Il y a surtout cette distinction fondamentale chez l'homme de l'organisme temporel et de la sensibilité immatérielle (?) qui est à connaître. Pour les colinsiens, le corps meurt, mais la « sensibilité » est éternelle et subit la peine de ses fautes antérieures dans d'autres incorporations. Il n'y a pas de Dieu. Le syllogisme seul est Dieu, et détermine cette transmigration des « sensibilités ». « Après la mort, dit l'auteur, chaque sensibilité se trouve unie, dans un autre monde, à un nouvel organisme où elle suit la destinée qu'elle s'est préparée ici-bas, pendant qu'elle décide, par ses actions, de son sort dans une vie plus reculée encore ».

On peut dire ça, — et autre chose. Il y en a que ça amuse de croire que leur « sensibilité » déménagera et perdurera. Ne les taquinons pas jusqu'à leur demander des preuves ou des démonstrations, et allons jusqu'à admettre la divinité du syllogisme. Ça nous coûte si peu ! Toutefois, il est permis de regretter que des hommes de valeur comme A. de Potter, F. Bordes, Berger, Brouez, Bonnet, etc., perdent leurs forces — réelles — à de telles bagatelles, à cette caricature de philosophie.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Le Mouvement de la Paix en 1898, par Frédéric Passy. — L'auteur note, comme tous les ans, avec la hauteur de pensée qui lui est familière, l'effort universel vers la paix de tous les grands cœurs et les fortes intelligences. En lisant ces pages, on sent qu'il ne faut pas désespérer, et que la « vérité est en marche » ! Mais elle marche par nous-mêmes, ne l'oublions point, et il ne faut pas cesser d'agir toujours. Des hommes comme Frédéric Passy, par une vie entière consa-

créée à l'apostolat de la paix et de la liberté, nous sont un exemple à suivre. Les voilà les professeurs d'énergie, les vrais éducateurs de la volonté !

Lettre à M. Emile Zola, par Lagarrigue (Santiago-du-Chili).

L'orthographe simplifiée et les autres réformes nécessaires, par Jean S. Barés, un vol. 3 fr. (au *Réformiste*, 18, rue du Mail). — Ce volume traite un peu de toutes les questions qui passionnent ce temps : réformes politiques et sociales, régénération morale, décentralisation, arbitrage international, hygiène et instruction publiques, religion, réforme de l'orthographe, etc... Sur tout cela, l'auteur a, semble-t-il, des vues ingénieuses, dont quelques-unes pourraient être fécondes. Je lui reprocherais seulement d'accorder le premier rang à la réforme de l'orthographe. La justice en elle-même est d'une autre importance que le mot et la manière dont nous l'écrivons. L'auteur met son système en pratique — malheureusement, — et malgré toute ma bonne volonté, je n'ai pu lire que les premières pages de son livre, — à mon grand regret. Mais je suis persuadé que ceux qui surmonteront la fatigue de cette lecture ne le regretteront pas.

Discours sur l'Esprit positif, par Auguste Comte, éd. du Centenaire, un vol. 2 fr. (à la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince). — On ne rend pas compte, on n'analyse pas un tel ouvrage : il faut le lire et le relire.

Escarmouches, par Henri Rainaldy, un vol. 3 fr. 50 (Société libre d'Édition, 30, rue Laffitte). — Il en sera fait un compte-rendu.

Contribution à l'étude de la langue Lolo, par Paul Bœll. (Ernest Leroux, éd., rue Bonaparte).

Les Universités Populaires

La simple note insérée dans notre dernier numéro et reproduite spontanément par quelques journaux a suffi pour nous amener de nombreuses et précieuses adhésions. Nous ne pouvons répondre aux lettres. Nous y répondrons en envoyant la convocation pour la réunion privée que nous organisons, et qui aura lieu dans le courant de ce mois. *Nous comptons sur le concours de tous nos amis*. La réunion étant privée, nous convoquerons individuellement tous ceux qui nous auront envoyé leur adhésion en principe.

« LA COOPÉRATION DES IDÉES ».

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pour l'Enseignement supérieur et l'Éducation éthique-sociale du Peuple

Nous avons reçu : Précédemment, 512 fr. 50 ; M. Denoyel, 5 fr. ; M. G. R. (*Simple Revue*), 5 fr. ; M. René Claparède, 5 fr. ; anonyme par M. G. H. 10 fr. ; M. Derréal, 1 fr.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).